

« Les mots sont des armes, les silences pèsent parfois lourd » *Journal d'un sorcier de campagne*, de Marieke Aucante

L'ouvrage de Marieke Aucante, *Journal d'un sorcier de campagne* ⁽¹⁾, offre plusieurs lectures possibles. En tout premier lieu, il s'agit d'une très fine description de la vie dans les campagnes il y a une trentaine d'années : un travail quasi ethnographique. Il est vrai que l'auteure est journaliste et en réunit toutes les qualités, que ce soit la curiosité ou encore la patience et la persévérance...

Plus précisément, le récit de Marieke Aucante nous initie à la compréhension d'une « crise de sorcellerie ordinaire ». Dans un avant-texte, l'auteure explique qu'elle a enquêté sur la « question » et qu'un jour, on est venu lui donner l'adresse d'un désenvoûteur pensant qu'elle aussi, elle en avait besoin, au vu d'une série d'événements qui traversaient sa vie... Bien sûr, cela rappelle l'histoire même de l'ethnologue Jeanne Favret-Saada qui a effectué des recherches sur la sorcellerie dans le « bocage » ⁽²⁾... Mais fort heureusement pour sa crédibilité, Marieke Aucante ne dissimule aucunement qu'elle est « en communion avec Jeanne Favret-Saada », et la journaliste de citer *Les mots, la mort, les sorts* ⁽³⁾, en avertissant ses lecteurs : « Les mots sont des armes, les silences pèsent parfois lourd ».

Mais ce *Journal d'un sorcier de campagne* est aussi une création littéraire originale. On a beau être sorcier (ou présumé sorcier), on meurt. Mais si on est un peu sorcier, on n'est pas complètement comme les autres. Rien de bien extraordinaire, alors, à ce que notre sorcier puisse continuer à voir et entendre, jusqu'à ce qu'il soit enterré, tout ce qui se passe autour de lui et qu'il puisse ainsi raconter toute son histoire à la première personne.

Comment devient-on « sorcier » ?

Notre sorcier, né en 1936, s'appelle Marcel Robin, dit Robin le Bouc, et il nous explique pourquoi dans son récit. Avec un œil perdu (on sait pour quelle raison dans les dernières pages du récit), c'est pourtant tout à fait logique qu'il puisse avoir le « mauvais œil ». Sa mère, un peu par hasard, a

découvert les vertus de l'argile et a appris à soigner... Voilà des raisons supplémentaires de croire à des pouvoirs surnaturels qui ont pu se transmettre, et pas forcément pour le meilleur...

La vérité est plus simple : Marcel Robin, s'il a un tort, c'est de concurrencer les vétérinaires, et s'il a un don, c'est d'aider les bêtes à vèler : « Sans diplôme, sans rien du tout, j'avais le coup, expliquait-il. Je sentais ce qu'il fallait faire, j'avais le don de les rassurer, les bêtes me faisaient confiance et, quand l'affaire se présentait mal, je tirais les veaux sans brutalité, sans dommage pour la mère et le petit. J'aimais les vaches, les vaches m'aimaient ». Pas de quoi faire un procès en sorcellerie !

La réputation ambiguë de Marcel Robin démarre en 1955 et c'est à cause des chèvres de Petit Pierre, paysan inexpérimenté mais qui possède une fortune en terre et en troupeau. Il ne manque pas de jaloux au pays, et si les chèvres tombent malades les unes après les autres, c'est « sûrement une histoire de sorcelage ». Le jeune Marcel se propose d'en faire son affaire : il sauve les chèvres, garnit le saloir de sa mère avec un jeune bouc, et monte au grenier « pour rassurer Marie », à la « petite taille de guêpe », la femme de Petit Pierre... L'affaire a dû s'ébruiter, mais on ne sait pas ce que Petit Pierre a exactement raconté...

« Miracle ! Je récolte du blé »...

Les portraits, en outre, sont saisissants de drôlerie et de finesse : il y a Lucien Souliet, dit Lulu, l'ad-



(1) – Romorantin : Marivole éditions, 2013 (192 pages, 20 euros).

(2) – Cf. site Internet du CÉAS (www.ceas53.org/), rubriques « Santé publique », puis « Guérissage et sorcellerie » : plusieurs articles sont consacrés à Jeanne Favret-Saada et à ses travaux sur la sorcellerie (voir également ci-contre).

(3) – Ouvrage de Jeanne Favret-Saada publié en 1977 aux éditions Gallimard.

joint au maire, qui recueille les us et coutumes ; Roger le menuisier qui va se planter dans les mesures pour le cercueil ; Marie-Cécile Fretin, l'assistante sociale qui ne connaît rien à la campagne ; la cousine Renée, la seule femme du conseil ; Jean Lenoir, dit Nonor, homme toutes mains ; sans oublier le curé Michon qui fait dans l'exorcisme quand ce n'est pas dans la psychiatrie, probablement la seule et unique personne au village à ne pas accrédi- ter la réputation de jeteur de sorts dont on affuble habituellement Marcel Robin...

Et il y a les victimes : les Rousseau, de la ferme des Bruyères, où il se passe vraiment des choses étranges ; les Pinson, du Marais, qui perdent leurs cochons ; la veuve Lasure, aux canes qui donnent des œufs clairs...

Sorcellerie ? « *Quand je vois comment ils travaillent leur terre, déclare Marcel Robin, sûr, ça me hérise le poil !* » C'est un paysan avisé et qui sait décoder les événements. Les cochons qui meurent au Marais ? « *Un misérable trafic mal ficelé* », explique-t-il, monté par le frère de Mauricette Pinson...

Alors sorcier le Robin le Bouc ? Il répond lui-même : « *Vous avez tort de ne pas y croire. C'est bien évident que je suis sorcier. Je me promène sur un tracteur dans les champs, je sème des graines. Miracle ! Elles poussent et je récolte du blé. Vous croyez pas qu'il faut un don pour ça ? Je donne du foin à mes vaches et elles pissent du lait dans mon seau. C'est un nommé Albert qui m'a appris ces choses-là* »...